

Signification du fondamentalisme

RENÉ GIRARD

QUE veulent les fondamentalistes? Sur le plan religieux, le seul auquel je toucherai, ils veulent redresser et durcir une substance religieuse qui, de nos jours, glisse entre les doigts des fidèles. Dans le monde entier le religieux, dirait-on, ne cesse de se dissoudre et de s'évaporer.

On parle souvent des fondamentalistes dans le contexte de ce qu'on appelle le retour du religieux. Si le religieux retourne, c'est qu'il était parti, mais pas pour toujours. Les gens qui ne croient plus en l'histoire, et ils sont nombreux à notre époque, vous diront que rien ne part jamais pour toujours. Il y a retour éternel de toutes choses en ce bas monde, et par conséquent retour du religieux. L'histoire à leurs yeux est circulaire plutôt que linéaire et le temps ne va nulle part, il se mord perpétuellement la queue.

Les fondamentalismes voient les choses très différemment. Ils ont tous une vision pessimiste de la seule religion qui les intéresse, la leur. Ils pensent que cette religion dépérit et ils font tout pour la sauver.

Un symptôme de crise

Je crois ce pessimisme légitime. La multiplication des fondamentalismes n'est pas un signe de santé pour le religieux, mais un symptôme de crise.

À mon avis, il y a une crise du religieux qui dure depuis des siècles et qui s'aggrave constamment. Elle a déjà détruit toutes les petites religions de la planète et les plus grandes se portent moins bien qu'on ne le dit, même l'indomptable islam, même l'innombrable hindouisme. Dans notre monde, les espèces

vivantes ne sont pas seules à mourir, beaucoup de religions meurent aussi.

Les fondamentalistes sont partout minoritaires au sein de majorités plus ou moins indifférentes ou hostiles. Au lieu de se désintéresser de leur religion, son avenir les angoisse à tel point parfois qu'ils ne reculent pas devant la violence.

Lorsqu'on parle du fondamentalisme en général, on l'associe automatiquement à la violence. C'est une injustice, je pense, une confusion simplificatrice, involontaire parfois, parfois aussi volontaire, tendancieuse. Elle cherche à prouver que le religieux est une source majeure de violence dans notre monde, et c'est manifestement faux.

Dans les mouvements fondamentalistes, il y a une diversité trop méconnue. Mais il y a aussi une indéniable unité qui justifie l'usage de ces mots, fondamentalisme, intégrisme : eux seuls évoquent cette unité. Si imparfaits qu'ils soient, on ne peut pas se passer d'eux.

Dans l'histoire des religions, il y a toujours eu des réactions conservatrices, des durcissements dogmatiques mais, avant notre époque, ils se produisaient au sein d'histoires religieuses indépendantes les unes des autres. S'ils coïncidaient dans le temps c'était par hasard. Ce n'est pas par hasard aujourd'hui que des accès de fièvre fondamentaliste se produisent plus ou moins simultanément dans beaucoup de religions.

Les fondamentalismes sont tous intensément particularistes et néanmoins ils reflètent l'uniformité contemporaine. C'est là qu'est le paradoxe. Si différents qu'ils soient les uns des autres par certains côtés, par d'autres côtés ils se ressemblent étonnamment. Chacun d'eux

veut être le repliement d'une religion sur elle-même, à l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle. Chacun d'eux refuse de s'associer aux autres fondamentalismes, même contre des adversaires communs. L'idée d'une « internationale fondamentaliste » fait sourire.

Les fondamentalismes font tout pour nier le type d'universalité qui triomphe parmi nous mais leur négation se retourne contre elle-même et se mue en affirmation. Le fondamentalisme témoigne sans le vouloir en faveur de ce qu'il déteste, la mondialisation, la globalisation de toute culture. Le témoignage est d'autant plus convaincant qu'il est involontaire. En dépit de lui-même, le fondamentalisme est typiquement moderne, il est le premier phénomène transreligieux dans l'histoire des religions.

Quelle est la menace qui pèse sur le religieux dans son ensemble? Pendant deux ou trois siècles, on répondait sans hésiter : les Lumières, le progrès, la science. La science surtout. De nos jours on ne sait plus. La foi en la science est elle-même ébranlée.

La crise de la science

À quoi attribuer cet ébranlement? Certainement pas à un échec de la science. Dans toute l'histoire humaine aucune réussite n'est comparable à la sienne. Nous lui demandons de maîtriser nos calamités ancestrales : elle les maîtrise. Nous lui demandons d'améliorer notre existence matérielle : elle l'améliore. La science tient ses promesses. Et c'est en cela justement qu'elle déçoit. Son succès révèle les limites inexorables de l'entreprise scientifique sur le plan spirituel.

Même si, un jour ou l'autre, la science réussit à enfermer les énigmes de l'atome dans une équation unique, même si elle réussit à fabriquer de la vie, même si ses prodiges demain sont plus extraordinaires encore que ceux d'hier, et certainement ils le seront, la science décevra plus que jamais car on verra toujours plus clairement que, même si elle peut bouleverser nos vies, elle ne peut pas les transfigurer, elle ne peut pas « changer la vie », elle ne peut pas répondre à la seule question qui obsède vraiment l'humanité, celle du sens ou du non-sens de sa présence sur cette terre.

Longtemps, on a pris la science pour ce qu'elle n'est pas, l'absolu enfin possédé. Ce sont les succès mêmes de la science qui ont

discrédité la pseudo-religion scientiste. Et les séquelles de ce scientisme sont plus discréditées encore, toutes les idéologies, les socialismes, les nationalismes, les communismes et tous les autres ismes se sont effondrés comme des châteaux de cartes tout au long de notre siècle.

La débâcle de la culture moderne est la plus soudaine et la plus totale qui fut jamais. Devant cet effondrement spectaculaire, on ne peut pas s'étonner de voir certains hommes, en particulier en dehors de l'Occident, essayer d'échapper à l'influence occidentale et se retourner vers les religions de leurs ancêtres pour les réanimer et les rétablir dans leur intégrité. Loin de se contenter de demi-mesures, les fondamentalistes vont droit à l'essentiel. On ne peut pas leur refuser ce mérite.

Ce qu'il y a de meilleur

Il faut éviter de traiter les fondamentalistes en boucs émissaires. Mais il faut aussi et surtout ne pas les imiter. Ce qu'ils essaient de ressusciter dans le religieux du passé, c'est sa puissance de séparation, d'exclusion et d'expulsion. C'est la puissance proprement sacrificielle du religieux, son aptitude à protéger les hommes de leur violence réciproque par l'intermédiaire d'une violence moindre mais d'une violence toujours. Cette volonté s'oppose à ce qu'il y a de meilleur dans notre monde, son refus des fermetures sacrificielles, l'écroulement périlleux mais infiniment prometteur de toutes les barrières qui, hier encore, séparaient les hommes.

Les fondamentalistes se trompent, je pense, autant qu'on peut se tromper et, parmi eux, les plus égarés de tous sont les fondamentalistes ou intégristes chrétiens. Plus que tous les autres, ils méconnaissent la religion qu'ils prétendent relever, la moins sacrificielle de toutes, la religion de la victime innocente, la religion qui subvertit les formes violentes de la socialité en dénonçant les expulsions, les exclusions sur lesquelles les sociétés sont fondées, la religion qui sous-tend la crise mondiale du religieux.

La menace qui pèse sur le religieux est elle-même religieuse et, plus spécifiquement, juïaïque et chrétienne. La culture moderne a rejeté sa tradition religieuse au nom d'idéaux qu'elle accuse le christianisme de méconnaître et qu'elle croit incarner mieux que lui. En

réalité, sans le christianisme, nous ne pourrions même pas invoquer ces idéaux, nous ne soupçonnerions pas leur existence.

Loin d'être postchrétien, donc, notre univers est plus dominé par le christianisme que jamais.

C'est là ma conclusion et je vous la livre sans ménagement.

RENÉ GIRARD

CE QUI M'IMPORTE

Je fais abstraction de toutes ces guerres nationales, de ces nouveaux « Empires » et de tout ce qui encombre les premiers plans : ce qui m'importe – car c'est ce que je vois se préparer lentement et comme avec hésitation – c'est l'Europe unie. Pour tous les esprits vastes et profonds du siècle, la tâche où ils ont mis toute leur âme a été de préparer cette synthèse nouvelle et d'anticiper à titre d'essai l'« Européen » de l'avenir. Aux heures de faiblesse seulement, ou quand ils vieillissaient, ils retombaient dans les perspectives étroites de leurs « patries » – alors ils devenaient « patriotes ». Je pense à des hommes tels que Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Heinrich Heine, Schopenhauer : peut-être faut-il encore citer ici Richard Wagner, lui de qui on ne peut rien dire sans y joindre un « peut-être », tant il est le type accompli de la confusion allemande. Mais ce qui s'agite dans de pareils esprits, ce qui s'y dessine comme le besoin d'une unité nouvelle, s'accompagne d'un grand fait économique qui l'explique : les petits États d'Europe, je veux dire tous nos États et tous nos « Empires » actuels, vont devenir intenablement économiquement, étant donné les exigences souveraines des grandes relations internationales et du grand commerce qui réclament l'extension suprême, des échanges universels, un commerce mondial. (L'argent à lui seul obligera l'Europe, tôt ou tard, à se fondre en une seule masse.) Mais si elle veut entrer en bonne condition dans la lutte pour la domination de la terre – on voit bien contre qui sera dirigée cette lutte – l'Europe aura sans doute besoin de s'« entendre » avec l'Angleterre. Personne, en effet, ne croit plus que l'Angleterre soit assez forte pour continuer à jouer son ancien rôle, ne fût-ce que cinquante ans : elle mourra de l'impossibilité d'exclure du gouvernement les hommes nouveaux, et il n'est pas besoin d'un grand bouleversement des partis pour que de tels problèmes à long terme...

De nos jours il est indispensable d'être soldat si l'on ne veut pas perdre son crédit de commerçant. Bref, ici comme ailleurs, le siècle prochain marchera sur les brisées de Napoléon, le premier en date et le plus moderne des hommes des temps nouveaux.

Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes 1884-1885, Œuvres philosophiques complètes*, vol. XI, trad. de l'allemand, Gallimard, 1982, p. 315-316.